

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

AN Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

POUR répondre aux observations faites depuis quelque tems sur la recherche élégante des modèles et des descriptions de costumes que nous offrons, nous observerons que les mariages de plusieurs princesses des cours étrangères, toutes abonnées à notre journal, nous imposaient des détails qui pussent conve-



nir au rang élevé de celles qui, depuis tant d'années, nous honorent de leur confiance. Trop flattées du succès que nous obtenons dans les salons des palais étrangers, trop pénétrées surtout de la reconnaissance que nous devons à la princesse aimable et gracieuse qui nous accorde son auguste protection, il est de notre devoir de prévenir tous leurs désirs par les détails les plus exacts de tout ce qui peut s'accorder au luxe de leur royale élégance. Bien loin cependant de ne pas comprendre combien il est dans l'intérêt général d'offrir des modes plus modestes, nous ne négligeons rien pour allier ce qui peut plaire et convenir aux diverses classes de la société, et nous justifiant auprès de nos abonnées de faire peut-être quelquefois trop briller l'or et les pierreries, nous leur promettons de revenir scrupuleusement sur des descriptions dont le mérite est presque toujours un goût et une simplicité propres à satisfaire tous les désirs.

— Les redingotes en gros de Naples ou en gros des Indes, couleur *Prismes*, sont les mieux portées. Leurs formes sont toutes unies pour le dos, quelques-unes drapées en différents sens sur la poitrine. On en voit beaucoup avec des revers.

— Des redingotes en gros de Naples glacé sont garnies tout autour d'un biais de velours plein, et ont une grande pélerine en velours, bordée d'une frange tordue.

— Tous les manteaux auront cet hiver des collets énormes tombant jusqu'aux coudes; ces collets sont garnis de franges. Sur beaucoup de manteaux on adaptera des manches très-amplés, ouvertes en dedans du bras, et qui tomberont de chaque côté comme des manches polonaises.

— Les dessins propres aux manteaux offrant peu de variations, on verra encore beaucoup de carreaux et de rayures. Ce dernier genre pourtant sera le plus en vogue. Les manteaux élégans sont en superbes tissus de laine rouge, bleue ou verte, sur lesquels des colonnes sont formées par des guirlandes de feuillage noir ou des dessins gothiques.

— On fait aussi beaucoup de pelisses en satin, ayant un grand collet de velours noir garni de franges.

— Les boas reparaissent insensiblement sur tous les genres de toilettes, même sur les costumes d'été que quelques femmes portent encore, comme si elles voulaient défier la rigueur de la saison.

— On fait de jolies bottines en cachemire, à dessins de palmes, etc.

— Les élégantes ont fait inventer, pour porter chez elles, un genre de robes du matin, dont nous offrirons incessamment le modèle. Elles sont en étoffes de laine, et assez amples pour se porter par-dessus des costumes habillés.

— Dans un moment où chacun est à la recherche des nouveautés préparées pour cet hiver, nous citerons le magasin de la *Belle Anglaise**, où l'on voit des robes en *prismes* en gros des Indes, dont les bordures, changeantes comme les étoffes, sont du plus joli effet. Des robes en *gros d'Orient*, étoffe qui a le reflet du velours, et sur lesquelles se trouve une nouvelle disposition de broderie. — Des pélerines en blonde, d'une forme nouvelle et très-habillée. — Des fichus décolletés pour bals, formes très-gracieuses. — Des manches au *roi de Siam*, qui sont d'un genre très-nouveau et faites en blonde, et différens tissus, robes pour bals, et mille charmans articles pleins de goût et de fraîcheur.

— On attache maintenant les pélerines plissées avec deux boutons d'or ou d'émail, retenus l'un à l'autre par une jolie petite chaîne.

— Quoique la mode règne despotiquement sur les hommes, elle sait cependant, en adroite souveraine, se plier à toutes les circonstances. Elle n'a pas oublié de marquer aussi les traces du général Lafayette dans son voyage à Lyon. Dans plusieurs départemens circonvoisins, beaucoup de dames portaient des ceintures *Lafayette*; elles représentaient plusieurs groupes : le portrait du général, la ville de Lyon, la jeune Amérique; au milieu de la ceinture, dans une couronne entourée des étoiles de l'Union, on lisait : *À l'ami de Washington*. Les dessins sont élégamment exécutés; les couleurs des ceintures sont belles et des plus variées.

* Rue de la Paix, N^o 20.

OCTOBRE 1792.

La révolution commençait à prendre un aspect menaçant pour toutes les existences ; la convention préludait à son règne terrible par des mesures qui répandaient partout l'inquiétude et l'effroi. Cependant le goût des plaisirs ne paraissait pas éteint dans Paris. Les grands seigneurs avaient presque tous fui la capitale où les auraient attendus la persécution et la mort, mais il y restait encore quelques hommes distingués qui s'étaient fait pardonner leur naissance en se jetant violemment dans le parti révolutionnaire, et des artistes dont l'illustration et l'opulence ne blessaient pas encore la susceptibilité populaire.

Au mois d'octobre 1792, Dumourier se trouvait à Paris couvert des lauriers de Valmy et de Jemmapes. Sa présence avait été l'occasion de plusieurs fêtes, et tandis qu'aux Jacobins Collot d'Herbois mêlait la réprimande aux éloges, les amis de la gloire nationale, que n'aveuglait point la fureur des nouvelles idées, célébraient sans réserve les victoires qui venaient de sauver la France et de nous donner le secret de nos forces.

Talma occupait déjà le premier rang sur notre scène tragique ; après s'être fait remarquer par les innovations qu'il avait introduites dans ses costumes, il avait fait courir tout Paris aux représentations de *Charles IX*, et le public avait vu avec joie qu'il n'était point vrai que *Le Kain, en passant l'Achéron, eût laissé ses talens sur Larive*. Talma demeurait alors rue Chantierine, dans cette rue où Bonaparte devait aussi bientôt fixer sa résidence ; sa maison était le rendez-vous de tout ce que la capitale renfermait de plus distingué.

Il voulut recevoir Dumourier et lui consacra une fête brillante. Une file de voitures, derniers débris de l'ancien luxe que la terreur allait détruire, des illuminations éclatantes annoncèrent le jour où le fils de Thalie fêtait l'enfant de Mars.

La garde nationale se trouvait placée au dehors et dans les appartemens intérieurs. Santerre, son général, remplissait les fonctions d'introduit. C'était une espèce de cour, un simulacre du luxe et de la splendeur qui venaient de périr avec la monarchie.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
Habit d'Amazone en Drap de Mode qui se trouve chez M. Milhard rue de
Richelieu N.º 69. Col de Satin. Brodequins et Pantalons Blancs.



On vit se réunir dans les salons du jeune artiste le ministre Roland, illustré par le courage et le génie de son épouse, Sasource, Gorsas, membres distingués de la Gironde, Vergniaud, qui sut grandir encore une tribune où Mirabeau avait paru, Chénier qui devait une partie de sa gloire à son tragique et profond interprète, et plusieurs autres hommes qui, dans les assemblées politiques, dans les arts, dans les lettres, avaient acquis la seule noblesse qu'il fût encore permis d'obtenir.

Plusieurs femmes pleines de beauté, dont les charmes étaient encore rehaussés par tout ce que la mode a de plus séducteur, jetaient une piquante variété dans l'assemblée. Le bruit des instrumens, les danses, le tumulte enivrant qui se mêle toujours aux réunions du grand monde, tout contribuait à embellir la fête. Tous les visages paraissaient heureux, la gaîté inspirait à chacun d'aimables et rians propos, et pour un instant tout le monde semblait avoir oublié les orages qui grondaient sur la patrie, la tempête révolutionnaire qui devait bientôt engloutir une partie de ceux qui se livraient alors à l'insouciant plaisir du bal, et l'invasion étrangère que Dumourier n'avait conjurée que pour un instant.

Tout-à-coup l'aspect de la fête a changé ; on a vu paraître à la porte d'entrée un homme à qui la face couverte d'un jaune cuivré donne l'air de sortir des cavernes sanglantes des anthropophages ou du seuil embrasé des enfers : à sa marche convulsive, brusque, coupée, on dirait un de ces assassins échappés aux bourreaux, mais non aux furies, et qui semblent vouloir anéantir le genre humain pour se dérober à l'effroi que la vue de chaque homme leur inspire. Il est impossible de concevoir une figure plus ignoble, un corps plus difforme ; il semble avoir été créé pour représenter l'image matérielle du crime et de la scélératesse. A sa vue, les danses ont cessé, chacun se considère avec terreur et s'arrête comme anéanti.

Cet homme, c'est Marat. Il ne vient point prendre part à une fête où il n'a pas été appelé et dont l'innocence irrite sa fureur. Il veut parler à Dumourier sur un incident dont il vient d'être question à la tribune des Jacobins, et qui exige quelques explications de la bouche du général. Marat a été le chercher chez lui, aux Variétés où il croyait le trouver, et vient enfin jusqu'au milieu du bal pour lui adresser ses violentes interpellations.

Ils ont passé dans une chambre voisine. Marat est accompagné de deux députés de la convention, Bentabole et Monteau qui l'ont suivi. Un long entretien s'engage, on entend parfois des paroles prononcées avec une extrême chaleur. A la voix de Dumourier on reconnaît qu'il ne cesse de conserver un ton plein de dignité et d'assurance, mais les cris de Marat prouvent qu'il oublie toute retenue et s'abandonne parfois à la colère. Il est impossible de rendre les émotions de l'assemblée pendant ce tems : les girondins paraissent blessés d'une démarche qui annonce toute l'exagération du parti de la montagne, les femmes s'irritent d'un incident qui est venu les troubler au milieu du plaisir, personne ne peut concevoir cette inquisition qui vient poursuivre le général au sein des délassemens qu'il a bien mérités par ses glorieux travaux.

Enfin Dumourier sort tout seul ; son visage ému laisse voir toutes les sensations qu'il vient d'éprouver. On s'aperçoit aisément qu'il a lui-même rompu l'entretien pour éviter de plus graves excès. Marat reparait à son tour ; il parle tout haut avec ses deux collègues, il s'agite, il gesticule, il paraît en proie à la plus violente irritation. Santerre, qui était entré dans le salon, s'approche de lui et cherche à l'apaiser ; mais cette voix elle-même n'est pas écoutée ; il sort sans saluer personne, et passant à côté des aides de camp de Dumourier, il leur crie avec une affreuse grimace : *Votre maître redoute bien plus ma plume que je n'ai peur des sabres de ses chenapans.*

Et le lendemain son journal parut où il retraça cette scène avec une incroyable insolence, injuriant tous ceux qu'il avait vus, et présentant comme une conspiration contre le peuple la fête qu'un artiste avait cru devoir donner au guerrier le plus illustre de cette époque.

MÉLANGES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — La reprise de *Guillaume Tell* a rendu le sceptre de la mode à l'Opéra. Nourrit et M^{me} Cinti-Damoreau ravissent de nouveau, par leurs chants, la foule depuis long-tems privée du plaisir de les entendre. L'orchestre exécute toujours, avec la même perfection, la musique du grand maître; il ne manque plus que M^{lle} Taglioni aux enchantemens de ces brillantes représentations qui contribueront puissamment à rappeler le monde élégant dans la capitale.

THÉÂTRE FRANÇAIS. — M. Victor Hugo occupe plus à lui seul l'administration et les habitués de ce théâtre, que tout le répertoire avec les auteurs et acteurs existans. Il vient, dit-on, d'obtenir une seconde lecture d'une pièce en cinq actes, intitulée : *Hernani, ou la Jeunesse de Charles-Quint*, qui a été reçue avec acclamations unanimes. Les enthousiastes du héros du romantisme jurent que ce sera tout aussi beau et moins impossible à mettre en scène que *Cromwell* et *Marion Delorme*.

VAUDEVILLE. — C'est une véritable rage que les enragés. Ce n'est pas assez que d'en voir aux Nouveautés, à la Gaité, à l'Ambigu, il faudra bientôt que le moindre tréteau de la capitale nous offre une scène de la Morgue ou de l'Hôtel-Dieu. Heureusement que le Vaudeville ne s'est pas soumis à cette fureur de fortes émotions. Son *Hydrophobe de Marcouris* n'est qu'un enragé pour rire, et Arnal fait en effet pouffer de rire dans le rôle de Lezar le faux hydrophobe. Bernard Léon n'est pas moins comique dans le personnage d'un dentiste qui, après avoir arraché toutes les dents des *Bouches-du-Rhône*, est venu soigner les mâchoires de Lonjumeau.

— La mort de M. Daru vient de lancer des candidats dans la route académique. Quatre prétendans briguent à la fois cette palme veuve. M. Pongerville, traducteur en prose, traducteur en vers d'ouvrages latins, arrive sous les auspices de Lucrèce. M. de Lamartine demande la préférence ses Méditations à la main; puis s'avance M. Salvandi tour-à-tour romancier, historien et écrivain politique; enfin vient le duc de

Bassano qui réclame un trône littéraire que lui ont ravi les catastrophes politiques.

— M^{me} St^e-Elme, connue sous le nom de la *Contemporaine*, paraît avoir marché de désappointemens en désappointemens dans son Voyage en Égypte. L'aspect d'Alexandrie a tué, dit-elle, son imagination, et sa curiosité n'a pas été ensuite plus satisfaite. L'entrée des harems des grands, dont elle comptait nous divulguer les mystères, lui a été interdite. Ne pouvant avoir ainsi les rapports qu'elle désirait avec les vivans, sur cette terre étrangère, la contemporaine a pris le parti d'aller évoquer les morts de la haute Égypte : elle est allée visiter les ruines de Thèbes et de Memphis.

ANNONCES.

— Le 50^e Numéro de la REVUE BRITANNIQUE vient de paraître, et renferme les articles suivans : ART. I. *Intérieur du Globe.* — II. *Les restes de Jacob.* — III. *Banquets Athéniens.* — IV. *Histoire d'un Carbonaro allemand.* — V. *La Nouvelle-Orléans. L'empire Birman en 1827.* — VI. *Première excursion de la voiture à vapeur de M. Gurney.* — VII. *Tableau de Londres. Les rues.* — VIII. *Manuscrit trouvé dans une maison de fous.* — IX. *Nouvelles des Sciences, de la Littérature, etc., etc.*

On souscrit à Paris, chez Dondey-Dupré, rue Richelieu, n^o 47 bis.
PRIX DE L'ABONNEMENT.

	Par semestre.	Par année.
Pour Paris.....	27 fr.	50 fr.
Pour les départemens (franc de port).....	30	56
Pour l'étranger (franc de port.).....	33	62

— Une Crème qui blanchit la peau la plus brune et la plus halée, sans ni la graisser ni la dessécher, est indubitablement celle qu'on trouve chez LIEBER, chimiste, rue Saint-Martin, n^o 253.

— Aucun dépôt de cette Crème, dont le prix est de 10 fr. le pot, n'est établi. (*Affranchir.*)

— La POUDRE PÉRUVIENNE, brevetée du Roi et reconnue par la Faculté et par l'Académie de Médecine comme la préparation la plus utile pour conserver et embellir les dents et les gencives, se trouve toujours chez POISSON, pharmacien, rue du Roule, n^o 11, près celle de la Monnaie.

— A ce Numéro est jointe la planche 673.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n^o 46, au Marais